

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un feu d'artifices éblouissant

L'Oiseau de feu. 1. Les années d'apprentissage. Roman de Jacques Brossard, Montréal, Leméac, 1989, X, 471 p. (Collection Roman), 29,95\$

Michel Lord

Number 55, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1989). Review of [Un feu d'artifices éblouissant / *L'Oiseau de feu. 1. Les années d'apprentissage*. Roman de Jacques Brossard, Montréal, Leméac, 1989, X, 471 p. (Collection Roman), 29,95\$]. *Lettres québécoises*, (55), 28–29.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Un feu d'artifices éblouissant



L'Oiseau de feu. 1. Les années d'apprentissage. Roman de Jacques Brossard, Montréal, Leméac, 1989, X, 471 p. (Collection Roman), 29,95\$.

Promis depuis assez longtemps¹, voilà enfin le premier des cinq tomes de *L'Oiseau de feu*, vaste roman d'apprentissage rédigé sur une période de dix ans, entre 1975 et 1985, et dont la publication a été retardée pour des raisons que l'on imagine incontournables en raison de la masse du manuscrit. Nul doute qu'il valait la peine d'attendre car l'ouvrage est magnifique tant du point de vue matériel² que du point de vue de sa forme et de son contenu, et c'est à contrecœur que j'ai dû interrompre ma lecture à la fin de ce premier tome; je me serais volontiers plongé tout de go dans le tome suivant, et ce, jusqu'au tome 5, si l'éditeur m'en avait donné l'occasion. En un mot, l'ouvrage se laisse dévorer et on en redemande.

Brossard compte sans conteste parmi les écrivains québécois les plus exigeants et les moins faciles d'abord, l'effet d'écriture supplantant le plus souvent l'effet de l'anecdote dans ses œuvres antérieures, *Le Métamorfoux*³ et *Le Sang du souvenir*⁴. Il s'était en effet jusqu'à maintenant plus affirmé comme styliste que comme conteur. On n'aurait jamais eu idée, dans son cas, de parler de paralittérature, même si *Le Métamorfoux* se compose en majeure partie de nouvelles fantastiques et de science-fiction, comme quoi les (dé)classifications a priori faits à partir d'une classification sous-générique (SF, policier, BD...) peuvent être inopérants et fallacieux.

Dans *L'Oiseau de feu*, Brossard semble s'être laissé aller au simple plaisir de raconter une histoire captivante, toute en suspense et en rebondissements, proche, en ce sens-là, de la «fluivialité» des romans-feuilletons du XIX^e siècle destinés aux journaux (Balzac, Sue, Soulié...) ou, mieux, des grandes fresques romanesques contemporaines, de SF ou

de *fantasy*, d'Isaac Asimov (*Fondation*), de Frank Herbert (*Dune*), de Tolkien (*The Lord of the Rings*) et de Ursula K. Le Guin (*Earthsea*). Mais c'est peut-être d'une œuvre québécoise, classée pour la jeunesse, *Compagnons du soleil* de Monique Corriveau, que *L'Oiseau de feu* se rapproche le plus — en surface du moins. Les deux romans racontent en effet longuement l'histoire d'un jeune héros qui se révolte contre les dirigeants d'une ville inhumaine et qui cherche à renverser l'ordre établi; les deux romans prennent également la forme d'une dystopie où sont exacerbés des conflits de pouvoir, l'opresseur ayant instauré un ordre insoutenable pour un esprit libre.

Mais là s'arrête la comparaison car les deux œuvres se distinguent grandement par une série de détails et surtout par la mise en forme du discours, Brossard usant, au contraire de Corriveau, d'un savant dispositif de reprise en charge de l'écriture par plusieurs (manu)scripteurs, traducteurs et ordonnateurs de cette vaste partition. *L'Oiseau de feu* se présente comme une sorte de palimpseste constitué des «traductions» successives de Jan Altman, de Jussac de Brossacq et de Jacques Brossard effectuées surtout à partir des notes qui auraient été prises par Adahkan Demuthsen, le héros de l'histoire, et retrouvées en l'an 2975 par Jean Altman à Sirap et à Toningwash.

Dans la mise en place de son roman, Brossard apparaît comme un maître des procédés de la mystification et de la parodie autotélique : ce n'est qu'après une page de titre et un avant-propos, — où Brossard se donne comme l'auteur de l'ouvrage, — que commence *L'Oiseau de feu*. Livre dans le livre, il possède sa propre page de titre, singeant/doublant la première, signée cette fois Jan Altman, et spécifiant le fait que ce «roman chronique [est] traduit du mannois [donné comme varié du celtique] par Jacques-Edmond Brossard»; de plus, l'ouvrage est publié à «Laertnom». Par le recours

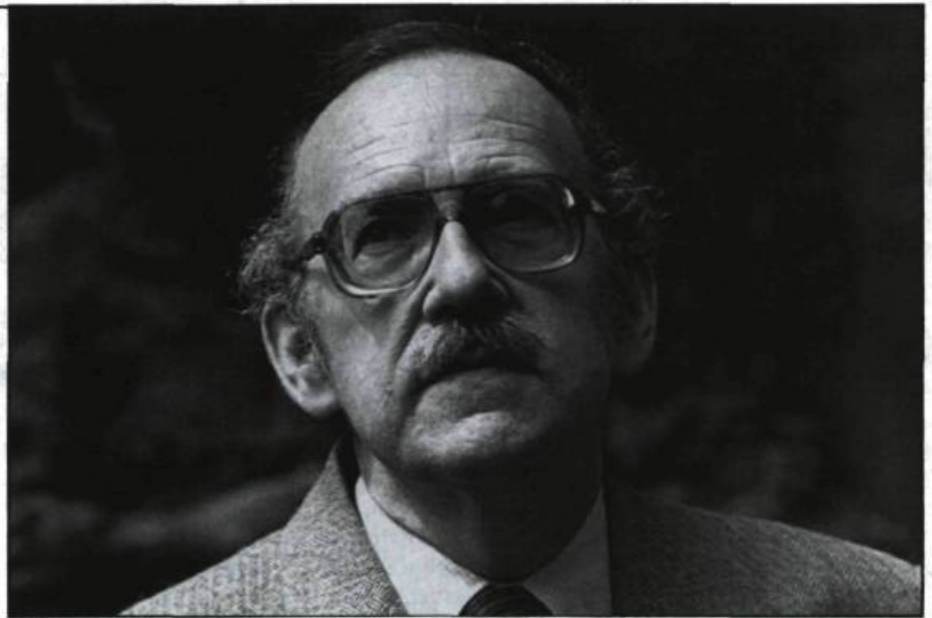
fréquent au procédé de l'inversion des noms de lieux (Laertom, Sirap, Toningwash...). Brossard/Altman crée l'effet SF en signalant des lieux fictifs à advenir, dont la graphie renvoie aux capitales du Québec, de la France et des USA à une époque postcatastrophique.

Car c'est bien de cela un peu qu'il semble s'agir dans ce roman où les hommes se sont regroupés après ce qui a l'air d'avoir été une grande catastrophe à un endroit nommé Manokhsor où seuls quelques privilégiés détiennent les clés du pouvoir et du savoir. Dans son décor «médiéval», éclairé par un soleil vert, Manokhsor apparaît comme une ville gigantesque, gardée par des archers au sang vert, dont il est interdit de sortir. Au Centre s'élève une Tour immense, symbole du pouvoir et de l'oppression. La ville, plusieurs fois centenaire, souffre de fréquents effondrements d'édifices.

La savante mise en place scripturaire au début de *L'Oiseau...* ne résulte finalement pas en un texte expérimental mais en un récit plutôt chronologique, avec ses rares prolepses (parfois frustrantes car elles renvoient à des révélations qui seront faites dans les tomes suivants), ses ellipses et ses entrecroisements de récits, la plupart des chapitres étant de plus chapeautés par de courts dialogues (sortes de récitatifs opératiques) de personnages qui ont l'air d'être nichés dans un ailleurs non précisé, où l'homme semble posséder la science de la communication télépathique.

Malgré toutes ces voix qui sont convoquées, le point de vue qui domine tout le roman demeure celui d'Adakhan, d'abord en tant qu'enfant; puis le récit progresse en fonction de l'âge d'Adakhan, le suivant dans ses aventures, ses désirs, ses échecs, ses succès amoureux, sociaux et professionnels (de forgeron et de membre de sociétés secrètes dans cet univers organisé socialement selon un modèle féodal avec son système de maîtres et d'apprentis).

On peut penser que, pour Brossard, contrairement à ce qui était le cas dans ses œuvres antérieures, le travail de l'écriture consistait peut-être précisément à masquer dans ce roman d'aventures les marques de l'écriture au profit d'une intrigue déjà bien assez complexe (un peu comme l'écriture flaubertienne, apparaissant à la fois comme blanche et ouvragée). Je ne sais trop si le charme opère par le déroulement de l'histoire, par la magie du style à la fois simple, riche et coulant, ou par l'agencement des



Jacques Brossard

séquences, le ralentissement par des descriptions opulentes et chargées, pleines de détails, l'accélération du récit par le procédé de l'ellipse, ou l'intrication des plans de narration. Je ne sais trop mais il est évident que la machine textuelle fonctionne toujours à plein régime, sans bavure, irréprochable, manipulée par un maître du langage et de la narration.

Au fur et à mesure que se déploie la narration, on découvre également les liens qui unissent cette œuvre à d'autres, antérieures, de Brossard, qui se trouve à dessiner avec précision, dans *L'Oiseau...*, l'univers qui n'était que suggéré à petits coups de notations fragmentaires (proprement nouvellistiques), dans «Le Clou dans le crâne» et «La Tour, la Fenêtre et la Ville» (*Le Métamorphoseux*) et dans «L'Engloutissement» (nouvelle de SF malgré le fait qu'elle ait été publiée dans le collectif *Dix contes et nouvelles fantastiques par dix auteurs québécois*⁵). Ces œuvres sont donc à relire à la lumière de ce qui est mis en place dans *L'Oiseau de feu*. Elles acquièrent ainsi une perspective tout autre.

S'il ne fait pas de doute que *L'Oiseau...* soit, en tant que genre, un roman, la question de son rattachement à un sous-genre narratif pose quelques problèmes. L'œuvre serait une sorte d'hybride de la science-fiction, alliant la *fantasy* (caractérisée par la mise en scène d'un univers vaguement médiéval où semble s'exercer une certaine forme de pouvoir occulte, «magique», bien que, à divers indices, on devine que le récit dévoilera dans un tome subséquent la part scientifique du procédé magique) et la

dystopie (caractérisée par un chronotope situé dans un futur hypothétique mais tout à fait plausible où l'oppression du peuple par une «élite» est très forte). Tout cela serait unifié par la structure d'un autre sous-genre, le roman de quête et d'apprentissage.

L'essentiel chez Brossard se trouverait dans le fait qu'un auteur de sa trempe ait choisi d'utiliser ces *topoi* du roman de SF et d'aventures pour construire une fresque romanesque baroque, stylistiquement très personnelle, et construite avec un rare souci de perfection langagière et formelle. Comme Flaubert, transformant la vie de la petite bourgeoisie en œuvre d'art, par le style, Brossard a réussi à transformer le déroulement schématique de la vie d'un héros largement archétypique en quelque chose d'éblouissant. □

Notes

1. Des extraits des tomes 1 et 2 parurent dans *la Nouvelle Barre du jour*, n^{os} 79-80 (juin 1979).
2. Il s'agit de la nouvelle présentation, blanche, sobre et moderne, de la collection roman de chez Leméac. De plus, l'éditeur a accordé un soin méticuleux au manuscrit.
3. Publié chez Hurtubise HMH en 1974, ce recueil de nouvelles vient d'être réédité chez BQ (Bibliothèque québécoise), en 1988.
4. Publié aux Éditions La Presse en 1976, ce roman a été réédité chez Leméac en 1986.
5. Collectif sous la direction d'André Carpentier, Montréal, Quinze, 1983.